

Luis Dominique Kisalu

L'ombre d'un soupir



L'Ombre d'un soupir



Du même auteur :

Cruelle innocence, Recueil de poésie.

Publié aux éditions : Artésis Éditions

Kisalu Luis Dominique

L'Ombre d'un soupir

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-3533-5478-8

Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

*À Gloria, celle qui chaque jour que dieu fait
illumine ma vie.*

*À Hermès, qui un matin de janvier vint éclairer
mon ciel grisâtre d'un rayon de bonheur.*

À Cécile, Espérance et Julienne.

Remerciements

D'abord je voudrais remercier le Très Haut et ceci peu importe le nom que vous lui donnez.

Ensuite ma famille, mes parents (Julienne et André), frères et sœurs. J'ai beau chercher dans toutes les langues du monde un mot qui pourrait définir ce sentiment intense qui m'envahit, mais tous les mots trouvés sont si pauvres... alors je leur dirais : « Du fond du cœur, merci. »

Merci à Edilivre et toute l'équipe. Un merci particulier à chaque écrivain (présent, futur et passé) qui forme Artésis.

Un remerciement spécial au Noyau Dur : J', JP, DJ, DD, EM, LM. Et au cercle très restreint du noyau, Olivier, Étienne et Moïse. Princesse des îles, cousine C. Flo, douce fleur d'amour. Et toi, Tatiana. Ainsi qu'à toutes vos familles, merci de votre soutien.

Merci à Bruno D. et Hallain Paluku, *Kanodou Bar*, *Kanodou Resto*, *La Métisse* pour les plats de chez nous et à Nabil du *Bon Appétit* (rue Malibran, 16 - 1 050 BXL)... et à toute la communauté africaine et spécialement angolaise de Belgique.

Surtout, je ne peux conclure ces remerciements sans vous remercier vous, lecteur, vous qui avez pris ce livre entre vos mains et avez décidé de l'ouvrir.

Musiques écoutées lors de l'écriture :

- Les albums de Koffi Olomide ;
- Psquare, 2face et SSP.

Première partie

*« Le cœur de l'homme parfait est comme
une mer dont on ne peut découvrir les
lointains rivages. »*

Proverbe chinois

Ce matin de janvier à l'heure où la nuit fait place à l'aurore et que la lune tire sa révérence, Mark tente d'ouvrir ses yeux encore engourdis par la fatigue. Les traits du visage tirés, les muscles encore raidis, une paupière s'ouvre délicatement et s'écrase sur les chiffres digitaux du radioréveil. La fatigue de ces derniers jours se faisait seulement ressentir, trois jours de nuit blanche, son travail de gardien de nuit avait fini par prendre le dessus. Les heures supplémentaires étaient enfin devenues des jours de récupération. Presque 7 h 30, Mark prit son courage à deux mains, sortit de son lit et dans l'obscurité de sa chambre tenta de trouver l'interrupteur. Un frisson l'envahit quand sa main vint s'y écraser, les yeux encore groggy par la lumière, il regarda autour de lui, saisit son essuie-mains qui était adossé sur la chaise de son bureau et se l'enfila autour du coup, rituel quotidien. Il ouvrit la porte de sa chambre, sortit dans le couloir et appuya sur un interrupteur qui alluma toutes les lumières de l'appartement. Il avança traînant ses pieds lourds dans

le couloir et s'arrêta au niveau du thermostat. Il constata que la programmation automatique s'était dérégulée, il faisait 12 °C, il augmenta la température à 20 °C et se dirigea vers la salle de bain. Dehors, la neige venait d'arrêter de tomber, les services d'épandage avaient travaillé toute la nuit et n'étaient pas sur le point de s'arrêter. Un bref coup d'œil par la fenêtre et Mark admira les blancs cristaux qui recouvraient l'asphalte.

Dans son salon, une collection de statuettes africaines lui rappela le peu de bons souvenirs qui lui restaient en mémoire. « *Oh, que le temps passe vite !* » Il se regarda dans un miroir style Louis XIV et vit le reflet d'un homme de quarante-cinq ans aux cheveux grisonnants, à la peau légèrement basanée, fatigué par les cicatrices de la vie. Il fit mine de ne pas se voir et alluma la radio qui se trouvait sur la table basse à côté de l'aquarium. La radio s'alluma sur 98.1 FM, une voix douce et chaleureuse qui se contredisait avec les nouvelles du monde émanait de l'appareil métallique. Le monde allait mal, ce qui n'était pas une nouvelle : Israël continuait ses bombardements sur Gaza et préparait une offensive terrestre. Le choléra, les coups d'État, les guerres civiles, la corruption et les attaques de pirates résumaient les problèmes de l'Afrique. L'Europe entraînait dans une crise économique et gazière. Aux États-Unis, le premier président noir du monde occidental allait prêter serment dans moins d'une semaine. Mark heureux de cette dernière nouvelle augmenta le volume et comme tout le monde, espérait sincèrement que le monde allait vraiment changer, mais sans profondément y croire. Il ouvrit le couvercle de l'aquarium, donna une pincée de

nourriture aux poissons quand il prit soudain conscience de la date. Il voulait se tromper, mais la douce voix vint lui confirmer que nous étions bien le dix janvier 2009. Il se releva et leva les yeux au plafond. « Vingt-cinq ans aujourd'hui », dit-il à voix basse. Il referma l'aquarium et se dirigea vers sa salle de bain, fit couler l'eau de sa douche quand une larme vint se glisser sur sa joue. Il mit sa tête entre ses mains et replongea vingt-cinq ans en arrière, le jour de sa plus grande joie et peine.

*

* *

Janvier 1984

Il est pratiquement minuit, Stéphanie, médecin en chef du service des urgences de l'hôpital parisien de la Pitié-Salpêtrière est sur le point de terminer son service quand un homme fait éruption dans la salle d'urgence. L'homme est âgé d'environ vingt ans, yeux vert amande, teint légèrement basané. Sur son visage une barbe de plusieurs jours, ses yeux le trahissent, on y lit fatigue et peur. De ses grands yeux ouverts, recouverts d'une traînée de sang, il recherche une infirmière ; Marie, la réceptionniste, se précipite vers lui en formant le numéro du *beeper* de Stéphanie. L'homme l'agrippe de toutes ses forces et à ses pieds s'effondre en sanglots. Stéphanie arrive en courant et prend la relève. Elle l'examine en toute hâte, constate qu'il n'est pas blessé et lui administre un fort somnifère. À son réveil il est entouré par l'inspecteur Groux et Biret de la police de Paris, section homicide. Plus tôt dans la journée le corps, sans vie, d'un

homme, avait été retrouvé dans un parc à proximité de l'hôpital. Les analyses du légiste avaient conclu à un meurtre, le sang retrouvé sur le pantalon ainsi que sur les mains de l'homme correspondait à celui de l'inconnu.

– Bonjour, comment allez-vous ? Je suis l'inspecteur Pierre Groux et voici l'inspecteur Philippe Biret, nous sommes de la section homicide de la police de Paris. Nous avons été avertis de votre arrivée par Stéphanie, médecin en chef des urgences.

L'homme regarda avec de grands yeux les deux inspecteurs, son regard paraissait disparaître dans l'inconnu, il scruta la pièce un long moment comme s'il essayait de savoir où il était, Il vit dans un coin Stéphanie qui lui souriait, un sourire d'ange, un sourire qui le mit en confiance et en sécurité. Alors, il ouvrit timidement la bouche pour répondre aux deux inspecteurs.

– Bonjour, Je ne vais pas trop mal, mais j'ai un de ces gros mal de tête.

– O.K., cela peut parfaitement se comprendre. Il se fait tard, nous allons devoir vous laisser vous reposer, mais avant nous aimerions tout de même vous poser quelques questions. Comme : Qui êtes-vous ? D'où venez-vous et que faites-vous dans la vie ?

Stéphanie était restée dans la pièce et observait avec attention son patient. Il y avait quelque chose dans cet homme qui lui était familier. Alors, elle retomba en enfance, elle se rappela les jours de son anniversaire où son père lui apportait ses cadeaux, ses bonbons au chocolat tendre, et ses sourires échangés dans un regard emplí d'amour. Ces jours de mille bonheurs qui resteraient toujours gravés dans sa

mémoire. Alors, elle continua à sourire, car à travers les yeux de cet homme elle voyait les yeux de son père décédé l'an dernier lors d'un accident de voiture. Elle sortit subitement de ses pensées lorsque l'homme tourna à nouveau son regard vers elle et lui demanda un verre d'eau. Stéphanie lui apporta son verre, qu'il but d'un trait. Il regarda ensuite les deux inspecteurs et prit la parole :

– Je m'appelle Henry Darcy et je suis ingénieur commercial pour une compagnie de téléphones portables. Il y a quelques jours, mon pavillon de Créteil a été cambriolé, et ce soir en me rendant à un rendez-vous, j'ai vu cet homme qui portait ma montre, mon impair et mes chaussures. Je me souvenais de lui, car je l'avais surpris quittant mon domicile en courant, il m'avait en plus bousculé. Dans sa fuite il avait laissé tomber son carnet d'adresses ; alors j'ai pensé que si je menais ma propre enquête, je pourrais récupérer mes biens, qui ont pour moi plus qu'une valeur sentimentale. C'était lui le cambrioleur, et j'ai alors décidé de le suivre jusqu'à ce parc. En le suivant j'avais remarqué deux hommes qui étaient également après lui. Quand j'ai voulu l'aborder, les deux hommes m'ont devancé et lui ont sauté dessus en le battant à coup de batte de baseball. J'ai composé le numéro des services de secours, mais ces derniers ont cru à une blague et m'ont fait savoir que si je leur téléphonais encore pour raconter ce genre de bêtises, je serais poursuivi. Je suis alors resté caché une bonne dizaine de minutes. Lorsque j'ai été vers l'homme, je me suis penché sur lui pour fouiller dans sa veste quand j'ai reçu un coup sur la tête.

– OK, je vois, et ces deux hommes, les aviez-vous déjà vus ?

– Non, jamais.

– Et vous pourriez nous les décrire ?

– Tous les deux mesuraient plus ou moins 1,80 m, ils parlaient français avec un accent. Ils portaient tous deux un blue-jean et un manteau en cashmere, pour l'un et pour l'autre une veste en cuir. Et une chose qui m'a frappé, c'est que l'un avait la peau basanée comme s'il sortait d'une séance de banc solaire.

– O.K., je vois, nous allons vous laisser maintenant, nous avons assez d'informations. Merci beaucoup et reposez-vous bien.

Les deux hommes sortirent de la pièce accompagnés par Stéphanie. Elle était inquiète pour son patient, elle voulait retourner auprès de lui quand soudain la diode de son *beeper* clignota à nouveau, elle prit congé des inspecteurs et accourut en salle d'urgences.

*

* *

Dans le silence de la salle d'urgences, un cri retentit, Stéphanie essuya du revers de la main son front en sueur. Mark la regarda et se mit à genoux au chevet de sa femme. Et du plus profond de son cœur et lui dit :

« Tu m'as donné une partie de toi, ta partie la plus secrète. Tu disais que j'étais ta moitié, ton autre toi, ta part d'amour. Et avec toi, égoïste j'ai été. Jamais je ne t'ai remercié ; et je parle de temps ! Quelle

futilité ! Je fuis encore mes responsabilités en invoquant comme excuse le temps. Cette chose abstraite qui ne se soucie point des Hommes et de leur devenir. Oui, je l'avoue ! Le temps, je l'ai eu, mais aucun merci n'est sorti de mes cordes vocales, aucun regard de tendresse n'est venu apaiser tes incertitudes qui doucement te rongeaient. Je n'ai fait preuve d'aucune compassion à ton égard, ne pensant qu'à moi, à ma petite personne. Et aujourd'hui, je dois seul y faire face. Je te regarde, et les larmes me coulent des yeux, tu dois sans doute penser que ce sont encore de fausses larmes, des larmes de mensonges. Si tu le penses, c'est ton droit le plus strict et je ne dois en vouloir qu'à ma seule personne, à mes galéjades, mes faux-semblants, mes trahisons, mes infidélités et mes facéties. Je repense à tous ces moments où, le soir, dans la nuit la plus profonde, allongé sur notre lit, j'entendais ce triste son qui sortait de ta bouche. Ces moments où de tout ton cœur tu souffrais et où je restais là, sans bouger, immobilisé par la honte et la peur. Ces moments où, dans la nuit noire, tu croyais que je dormais ; alors tu en profitais pour pleurer, tu pleurais en silence pour ne pas me réveiller. Tu essayais la tristesse de ton cœur sur l'allégorie du malheur, tu n'espérais qu'une seule chose ; tu voulais que je te le dise, mais tu savais que j'avais peur de cette phrase, que je craignais ces mots qui autour de nous étaient à chaque instant chantés comme un mauvais récital. Pour moi, elle avait perdu toute sa magie, elle était devenue désuète, vide de sens et de sincérité. Tu le savais, ô amour, tu le savais que jamais je ne la dirais. Et tu savais aussi que mon amour pour toi était pur, qu'il était aussi grand que ces étoiles qui

brillent au firmament du monde. Mais je n'ai pas su te le montrer. Alors, à chaque instant tu te détournais de moi, tu me montrais le dos en signe de protestation. Je ne savais plus comment faire pour te garder, pour que tu restes près de moi, à mes côtés. Je voulais que tu sois avec moi pour toujours et je voulais mourir pour toi. Aujourd'hui je paie le prix de ma bêtise, le prix de ma sottise ! Mes larmes sont devenues des rivières de malheur, de tristesse et de platitude. Je regarde derrière moi le temps passé, le temps où tu m'apprenais à te regarder, le temps où l'amour que nous dégagions était semblable aux flèches d'amour du dieu Cupidon. À chaque instant je repense à ces souvenirs que maintenant je devrai partager seul dans la douleur de ma solitude. Ô toi, fleur d'amour, femme à la beauté magistrale, je te revois, les yeux noisette pétillants, ta chevelure dorée volant au gré du vent, ta silhouette parfaite taillée sur la pierre d'Imhotep, déambulant sur le sentier de mon cœur, et ton sourire. Ô ton tendre sourire que j'ai volé au détour d'un simple regard. Je te revois te déhanchant d'amour dans les rues de Bruxelles la belle pour me séduire. Mais ce ne sont que des souvenirs, que des souvenirs au goût amer, palpés d'une graine de malheur que j'ai moi-même semée. Ô mon Dieu ! Jamais, non, jamais plus je ne pourrai revivre avec toi blotti dans la chaleur de tes bras, ces moments de bonheur. Non, jamais plus je ne ressentirai ton parfum cannelle envahir mon corps. Je regrette, ô oui, amour ! je regrette. J'aurais dû être... Pourquoi recommencer avec mes faux-semblants ? Repenser au conditionnel ? Cette forme du langage parlé qui nous permet dans nos rêves les plus fous de refaire le monde, cette forme du langage parlé qui

nous trahit à chaque fois que nous la prononçons et qui nous rend responsable de nos malheurs. Ô amour, si et seulement si on pouvait remonter le temps ! Mais hélas ! le temps nous emprisonne dans le présent, il nous confine à penser à demain et à souvent regretter hier, le temps passé, le temps de jadis. Que suis-je dès lors aujourd'hui devenu ? Nul ne peut trouver de réponse à ma question dénuée de sens. Seul le regard en arrière, l'acceptation de mes erreurs peuvent m'ouvrir les yeux. Désormais je dois seul y faire face. Tu me disais que l'amour est un sentiment bon, un antidouleur, mais comment te croire ? Hier tu souffrais, tu souffrais de mes bêtises, mais jamais tu ne me laissas tomber. Aujourd'hui, je prends conscience, mais trop tard encore une fois, que sans toi ma vie n'est que l'immensité du néant, un vide qui n'a pour équivalence que l'immensité de l'océan. Et un matin de janvier, alors que l'aurore fait disparaître les étoiles et que le ciel déverse sur nous ses cristaux de glace que tu aimes tant, tu partis. Tu partis, sans dire un mot, comme la fleur qui se détache de son arbre en automne. Mais le regard parlant de tristesse. Tu étais fatiguée par la douleur, fatiguée par la mélancolie et fatiguée par les injustices de l'amour. Et aujourd'hui, je te regarde, je te regarde dans ton lit d'hôpital donnant naissance, donnant la vie à cet être. Et je conçois seulement à quel point la vie est belle, qu'elle vaut la peine que l'on se sacrifie. Toi ! Tu le savais, tu l'avais compris bien plus tôt que moi. Tu me parlais, tu voulais me le faire entendre, mais je n'ai rien voulu savoir et, sans penser à demain, dans mes fadaises je m'enfonçais. Aujourd'hui, tu donnes la vie et tu t'en vas. Quelle ironie ! Tu pars sans doute pour un monde meilleur

où la souffrance ne sera qu'un simple mot dépourvu de sens. Et pour la première fois je me sens étranger à ce monde, tu me laisses. Et la seule chose que je puis faire, c'est pleurer. Je pleure sur ton corps inerte, je te demande pardon, je prie Dieu pour qu'il t'accorde un dernier souffle, qu'il m'accorde une dernière chance, mais il est bien trop tard. Tu es partie me laissant dans les bras notre fille que je chérirai d'un amour infini et qu'en mémoire de toi j'ai appelée Éléane. »

*

*

*

« C'est curieux, se dit le guerrier de la lumière. J'ai rencontré tant de gens qui tentent de montrer le pire d'eux-mêmes. Ils cachent leur force intérieure derrière l'agressivité ; ils masquent leur peur de la solitude sous un air d'indépendance. Ils ne croient pas en leurs propres capacités, mais passent leurs temps à proclamer aux quatre vents leurs qualités. »

Manuel du guerrier de la lumière.

Janvier 2009

Assis confortablement dans son siège de 1^{re} classe, Luc ouvre son attaché-case et rangea le livre qu'il venait de terminer. Décidément, ce Marc Lévy a de la suite dans les idées ; il allait en faire son auteur favori. « *Vous revoir*, cette comédie romantique, allait devenir son livre préféré », pensa-t-il. Il caressa des doigts la couverture du livre et referma sa mallette. Il se regarda dans la vitre, ajusta sa cravate, se leva, prit sa veste qui pendait sur le crochet au-dessus de sa tête et d'un coup l'enfila.

« Bienvenue à Bruxelles ! Midi, gare terminus, au plaisir de vous revoir dans notre train ! »

Le train s'arrêta sur le quai n° 3. Pour profiter pleinement de ce moment de plaisir, Luc y descendit lentement, et quand son pied vint toucher le sol, il ressentit un plaisir intense, le plaisir du retour aux sources. Il regarda autour de lui, prit une grosse bouffée d'air pour s'imprégner de ces odeurs laissées dix ans auparavant, et ses souvenirs revinrent comme une action au ralenti. Il se vit dix ans plus tôt, déambulant dans les rues de Bruxelles, marchant à la recherche du souvenir de Clara, son cœur battant la chamade comme un amoureux transi. Il laissa de côté ce souvenir douloureux et doucement expira. Un sourire vint se dessiner sur son visage quand soudain une sensation étrange à la taille vint briser sa joie. Son *beeper* se mit à vibrer, la diode tourna du vert fluo au jaune opaque. Luc regarda le numéro et comprit qu'il était demandé de toute urgence. Il venait à peine de fouler le sol et déjà on le dérangeait. Il n'avait pas le choix, il devait y aller. D'un pas ferme et décidé, il descendit l'escalator. Son visage se transforma, son sourire fit place à la mine des mauvais jours.

– Regardez où vous allez, la gare est assez grande !!!

Une veille dame venait par mégarde de le bousculer, et sa voix grave la fit sursauter. Elle se dit que le monde était devenu fou et que seul l'appât du gain régissait le comportement des gens.

– *Goujat !* cria-t-elle.

Mais son cri se perdit parmi les crisements des trains en approche. Arrivé dans le hall des billets et des pas perdus, Luc regarda autour de lui, il avait une soif brûlante qu'il devait impérativement désaltérer avant de voir « *Mon Seigneur* ». Il se dirigea vers la

librairie, y entra et prit une bouteille d'eau qu'il vida d'un trait.

– Un euro quatre-vingts, s'il vous plaît, dit un homme dressé sur le comptoir qui regardait le magasin à l'affût de la moindre anomalie.

Luc le dévisagea et avança vers lui, il mit la main dans la poche de son pantalon et y sortit une pièce de deux euros qu'il tendit au jeune homme.

En sortant de là, une étrange sensation vint à nouveau l'envahir. Il regarda ses pieds et vit que ses chaussures n'étaient pas assorties à son costume. Il se rendit dans un magasin qu'il avait repéré un peu plus tôt. Il choisit une nouvelle paire de chaussures et tendit une carte de crédit en or au vendeur. Il se mit devant le miroir et vit le reflet d'un homme de trente-deux ans à la corpulence normale, teint basané, le mettre quatre-vingts aux yeux vert clair et aux cheveux noirs.

« *Parfait ! “Mon Seigneur” sera ravi* », pensa-t-il.

La petite diode de son *beeper* se mit à nouveau à virer du vert fluo au jaune opaque.

– Gardez la carte, c'est mon cadeau pour vous, je suis d'excellente humeur aujourd'hui.

Le jeune homme n'eut pas le temps de dire quoi que ce soit que déjà son bienfaiteur avait disparu dans la foule. Luc prit la direction du métro, descendit l'escalator à toute allure, tourna à gauche en direction de la tour du Midi et gravit les quelques marches qui le séparaient de la tour. Devant la tour, il ajusta à nouveau sa cravate et fit un geste pour dépoussiérer sa veste. Il poussa la porte ; à la réception, un homme

aux allures d'Alfred Tate de la série *Ma sorcière bien-aimée*, le reconnut de suite et dit :

– Bonjour, monsieur, et bienvenu ! Comment s'est passé votre long séjour ?

Luc n'avait plus entendu un tel accent depuis des lustres, il sourit de plaisir, décidément ces Anglais l'étonneraient toujours.

– Bonjour, Nigel ; bien, merci... et dix ans, c'est long, vous savez, très long, mais on s'y adapte vite. Et vous, comment allez-vous ?

– Bien, bien mieux que « *Mon Seigneur* » qui vous attend.

– Je sais, Nigel, Je sais. Je m'y rends de suite.

– Ne le fâchez surtout pas !!

– Je ferai de mon mieux Nigel, je ferai de mon mieux, et Dieu sait que cela n'est pas facile.

Luc se dirigea vers les ascenseurs, appuya sur le bouton d'appel quand un homme ayant le même costume que lui vint le rejoindre. Ils se regardèrent et sans s'adresser la parole, entrèrent dans la cage métallique.

*

* *

« Salut, Marie, c'est moi, je quitte l'hôpital seulement maintenant, je préfère rentrer à la maison, j'ai passé une journée éreintante, je suis fatiguée. On se voit demain. Biz, A+. »

Éléane raccrocha son téléphone. Ah, mon Dieu, encore son foutu répondeur ! Elle fit signe à un taxi de s'arrêter et s'y engouffra. Depuis la nuit du

4 novembre et l'élection de Barack Obama à la présidence, New York était en effervescence. Dans cette ville à majorité démocrate, des centaines de concerts et de soirées en tous genres étaient organisés à l'occasion de cet événement. Le nom de « Big Apple ou la ville qui ne dort jamais » que l'on donne à New York, prenait tout son sens. Éléane devait se rendre à l'un de ces concerts avant de terminer la soirée dans l'une de ces boîtes de nuit branchées de Manhattan, mais il était pratiquement neuf heures du soir et après une journée de onze heures de travail, la force et le courage lui manquaient pour aller danser dans South Manhattan. Éléane était diplômée de la célèbre faculté de Médecine de Columbia University. Grâce à ses excellentes notes, elle avait pu obtenir un emploi en tant qu'assistante du D^r Christina au département neurologique du New York-Presbyterian Hospital. Son quotidien se résumait à aider les patients atteints de troubles importants à retrouver une vie saine. Souvent en sortant de l'hôpital elle allait prendre un verre avec ses collègues dans un café-restaurant afin de pouvoir faire le vide, mais il était pratiquement impossible de se dissocier des patients, elle faisait partie d'eux et eux d'elle.

Ce soir pourtant n'était pas différent des autres, mais elle avait ce nœud au cœur qui l'empêchait d'aller s'amuser. L'une de ses patientes, Barbara, était décédée suite à une crise épileptique sévère. Elle devait oublier et penser à autre chose, mais cela n'était pas possible, car entre elles une sorte d'amitié était née, chacune connaissait les plus grands secrets de l'autre, chacune était devenue la confidente de l'autre, et aujourd'hui Éléane se retrouvait seule.

Alors, elle décida de faire son deuil en rentrant à la maison.

En sortant de l'hôpital, le taximan remonta Broadway Avenue, prit sur sa gauche pour entrer dans George Washington Bridge et roula en direction du New Jersey. Il sortit sur Fletcher Avenue, roula jusqu'à Lemoine Avenue à Fort Lee, puis entra dans Washington Avenue. C'est au n° 220 de cette avenue que le taxi s'arrêta.

Éléane et Marie vivaient dans cette maison familiale qui appartenait à leurs parents adoptifs. Michael et Janice ne leur avaient jamais caché leur adoption. Quand les deux filles eurent dix-huit ans, un premier contact difficile avait été établi avec leur parent respectif, mais sans rien donner, elles ne voulaient rien savoir. Mais quelques années plus tard des échanges de courrier eurent lieu sans toutefois inviter à une rencontre. Mais aujourd'hui, Marie avait décidé d'accompagner Éléane pour une première rencontre. Éléane appréhendait ce moment, voir ce père qui l'avait mise à l'adoption vingt-cinq ans plus tôt. Ce père dont elle ne connaissait l'existence que depuis peu, ce père qui avait fait d'elle ce qu'elle était devenue, ce père qui depuis ces deux dernières années se faisait connaître par l'intermédiaire de quelques courriers. Ce père, cet homme, cet étranger. Elle avait accepté de se rendre à Bruxelles pour le voir, pour connaître les raisons de cet abandon, connaître la vie de cet étranger, ce père, savoir pourquoi cette autre étrangère, sa mère, avait accepté que sa fille soit adoptée. Une forte peur lui serrait le cœur : « La vérité déchire, mais je ne serai pas toute seule, Marie sera avec moi, pensa-t-elle. À nous deux, rien ne

pourra nous arriver. » Partir pour l'Europe, loin de Michael et Janice, ne la rassurait pas. Mais elle portait sur elle son porte-bonheur, un pendentif qu'elle avait depuis toujours. Sans doute lui venait-il de sa vraie mère ? Janice ne lui avait jamais donné d'explication sur cet objet. Sans doute parce qu'aucune explication n'était nécessaire.

Marie était moins soucieuse, elle était une étudiante brillante, mais aimait prendre la vie comme elle venait, elle fêtait la victoire du président Obama et préparait son voyage à Washington pour assister à la prestation de serment du nouveau président. Marie adorait la mode, les paillettes, le style *fashion*. Ses cheveux brun foncé devenaient tantôt blonds, noirs ou roux. Ses yeux verts faisaient ressortir son teint basané. À plusieurs reprises, elle avait pu apposer son visage dans des magazines locaux et avait quelquefois pu défiler. Marie aimait dire qu'Éléane était la réplique de Cléopâtre, ses cheveux naturellement noir nuit et sa peau brunâtre auraient fait d'elle, selon Marie, l'égérie de tous les plus grands couturiers si sa petite sœur n'avait pas été passionnée par ses études et son boulot. « Quel gâchis ! Aimait-elle sans cesse lui répéter, ensemble on aurait pu conquérir le monde de la beauté. »

– Tiens, tu es déjà là ! dit Janice surprise de voir Éléane franchir le seuil de la porte.

– Oui, je suis très fatiguée, le boulot m'a épuisée et puis, je n'avais pas le courage d'aller faire la fête aujourd'hui. Avec le voyage de demain soir, je veux être en forme.

– Oui, je comprends, ta sœur est plus terre à terre, elle aime vivre au jour le jour. Parfois je ne la comprends pas, elle réagit comme si rien n'était

important ! Tiens, tu as vu ? Tu as du courrier sur la table.

Janice était morte d'inquiétude à l'idée de savoir ses filles si loin d'elle pour la première fois.

– Oui, merci, je les lirai demain. Tu sais, Marie voulait passer un peu de temps avec Patrick, ils ne se verront plus pendant une semaine. Et ne t'inquiète surtout pas pour elle. Elle sait ce qu'elle veut et notre séjour se passera très bien. N'aie aucune inquiétude, nous sommes des grandes filles !

– Oui, je sais, mais... cela ne m'empêche pas de m'inquiéter pour vous. Vous êtes ma vie.

Éléane regarda tendrement Janice et comprit la peine qu'elle ressentait. Elle ne voulait pas rester là à encore parler de tout cela, elle déposa ses clefs sur la table basse et monta se coucher.

– Tu ne montes pas te coucher ? dit-elle du haut des escaliers.

– Non, ton père va arriver, son avion a eu deux heures de retard à Houston. Il devrait arriver d'ici quelques minutes.

– O.K., alors je vais attendre avec toi.

Au même moment, de l'autre côté de l'Hudson River, sur une place de New York, bordée par Broadway et Park Avenue, située au niveau de la 14^e rue à la limite ouest des quartiers de Gramercy et de l'East Village, et de ceux de Greenwich Village et Chelsea dans Lower Manhattan, Union Square abrite au pied de la statue de George Washington Marie et Patrick, qui profitent tendrement de leur soirée. Main dans la main ils se lèvent des quelques marches sur lesquelles ils s'étaient assis pour regarder le ciel

étoilé. Dans cette nuit glaciale, une fine brise se leva, et dans sa veste en cashmere Marie frissonna. Patrick, attentif à ses moindres faits et gestes, la serra contre lui en la prenant par-dessous son épaule.

– Je te ramène chez toi ! il commence à se faire tard. Et puis tu as une longue journée demain, il faut que tu sois en forme.

Marie leva les yeux sur Patrick dont le regard semblait s'éloigner vers l'horizon, perdu à travers les méandres de ses pensées.

– Tu as raison, on y va ! dit-elle d'une petite voix.

Ils marchèrent sans dire un mot en remontant Broadway sur une cinquantaine de mètres et montèrent dans le 4x4 que Patrick avait garé sur la 16^e rue.

– Tu vas énormément me manquer, Marie !

Patrick vint briser le silence en parlant, Marie le regarda, avança son visage vers le sien et déposa ses lèvres sur sa joue.

– Toi aussi, tu me manqueras beaucoup, même si je ne pars qu'une semaine.

Patrick osa enfin la regarder dans les yeux ; d'un doux geste il déposa sa main droite sur son genou gauche et tendrement l'embrassa pendant un long moment. Quelques minutes plus tard, la voiture s'arrêta en face du n° 220 de Washington Avenue à Fort Lee, New Jersey. Marie regarda par la fenêtre et vit de la lumière. Pour ne pas pleurer devant Patrick, elle fit comme s'ils se revoyaient le lendemain, elle se retourna vers lui, l'embrassa sur la joue et sortit rapidement du 4x4. Sur l'auvent de la maison, elle fouilla dans son sac et en sortit son trousseau de clés.

Comme pour dire un dernier au revoir, elle se retourna et fit un signe de la main à Patrick qui lui répondit par des appels de phares. Après avoir observé la voiture s'éloigner, elle ouvrit la porte de la maison et entra. Elle pendit sa veste sur le portemanteau quand, venant de la cuisine, elle entendit des rires. Michael, Janice et Éléane s'étaient réunis pour regarder de vieilles photos des filles bébés. Marie entra à son tour dans la cuisine, Michael la regarda avec un grand sourire et la prit dans ses bras. Éléane lui tendit un bol rempli de crème glacée tandis que Janice lui montra un vieil album qu'elle commença à feuilleter. Durant toute la nuit ils restèrent là, dans la cuisine d'une maison de Washington Avenue à Fort Lee, New Jersey, à ressasser de vieux souvenirs et à rire aux éclats.

*

* *

« *Que je chérirai d'un amour infini !* » Cette phrase résonnait dans l'esprit de Mark comme les carillons d'une cloche. *Que je chérirai d'un amour infini !...* L'amour est sans aucun doute une infinie trajectoire de multiples sentiments, mais la présence à ses côtés de l'être tant chéri est le moteur de cette trajectoire. « *Dès lors, comment puis-je chérir un être qui existe, mais qui n'est point à mes côtés ?* » L'eau bouillante le fit sortir de ses pensées, pourtant comment vraiment sortir de ce genre de pensées ? Il tourna précipitamment le robinet et coupa l'eau. Il respira profondément, passa sa main hors du rideau de douche et attrapa l'essuie-mains qui pendait à côté du miroir. Il se l'enfila autour de la taille, tira le

rideau de la baignoire et y descendit. Comme une brume de Provence annonçant une belle journée, la buée avait envahi la pièce. Il entrouvrit la porte et elle se dissipa aussitôt. Il passa sa main sur le miroir pour essuyer la condensation, se regarda, prit son rasoir et se rasa. Il sortit ensuite de sa salle de bain, se dirigea vers le salon, tira les tentures. Le jour ne s'était pas encore totalement levé, mais déjà les rues étaient submergées par les passants, les écoliers et autres badauds. Au coin de sa rue un petit garçon en cagoule tenta de s'adonner aux joies de la glissade sur les trottoirs recouverts de verglas. Sa mère se hasarda à l'en dissuader, mais le garçonnet plus habile que cette dernière arrivait à se faufiler entre les passants qui tour à tour se surprenaient à sautiller à cloche-pied au passage du bambin. Étrangement, un sourire vint se glisser sur le visage de Mark, il venait de se décider. Aujourd'hui il irait la voir pour lui parler, il lui expliquerait pourquoi pendant dix ans il n'avait pas osé venir. Pourquoi toutes ces années il est resté là, à ne rien faire. Il regarda autour de lui et vit que dans cet appartement, rien n'avait changé. Il prit entre les mains la photo qui se trouvait au-dessus de la télévision et dans son fauteuil s'assit un moment. Le sourire de sa femme fit naître quelques larmes le long de ses yeux. Sa fille, Éléane, encore bébé, qui dans quelques heures viendrait le voir, dormait en souriant. Il serra cette photo contre sa poitrine et soupira de tristesse.

*

*

*

Dans le quartier du Midi, comme tous les dimanches, la foule se masse, les marchés du Midi et de l'abattoir sont les lieux de rendez-vous des pickpockets et autres petits malfrats. Luc sortit de l'ascenseur. Il avait l'esprit perdu ; de son bureau Nigel voulut partager son sourire, mais rien ne pouvait faire sortir Luc de son état, il se rappela certaines paroles du manuel du guerrier de la lumière de Paulo Coelho : « *Il revient au guerrier de relever le défi.* » Relever le défi. Luc prit place dans un fauteuil en cuir, noir, dans le *lobby*. Quelques minutes plus tard, Nigel vint lui proposer un verre d'eau, il prit le verre d'eau que lui tendit Nigel et d'un trait en avala le contenu.

– Je peux comprendre ce que vous ressentez, monsieur, dit Nigel d'une voix apaisante.

– Je sais que vous le pouvez, Nigel, je sais.

Luc mit sa tête entre ses mains et cria pour évacuer cette chose qu'il lui rongea le cœur, et à nouveau se répéta les paroles du guerrier de la lumière : « *Il revient au guerrier de relever le défi.* » Empli d'un soudain courage il se leva d'un trait, Nigel se leva à son tour et lui fit signer le document des départs. Luc poussa la porte de la tour et resta un long moment à regarder autour de lui pour s'imprégner de l'atmosphère régnante. Alors qu'il se mêlait à la foule les paroles de « *Mon Seigneur* » lui revinrent en tête.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit sur une pièce fortement éclairée, au centre il y avait une grande table aux ornements ébène, en plein milieu de la table il y avait douze bégonias noirs et une rose blanche dont le parfum vanille cannelle flottait dans la pièce, telles des milliers de roses dans un champ de

printemps. L'homme au même costume que Mark prit place derrière une table ronde au pied d'un vitrail qui représentait le dernier repas du Christ. Juste au-dessus de cette table ronde, le chiffre 13 était écrit, en or et en caractères romains. « *Mon Seigneur* » était assis sur une chaise en face d'un vitrail représentant la crucifixion du Christ. Luc était resté là debout, lorsqu'un homme aux allures d'Alfred, le serviteur de Batman, vint lui apporter une chaise. Luc s'assit, il pouvait entendre les battements de son cœur dans sa cage thoracique. Il n'était là que depuis trois minutes, mais déjà l'attente lui paraissait être une éternité. Il voulut se lever pour s'étirer quand soudain une voix grave qui fit trembler toute la pièce se fit entendre.

– Tes derniers échecs m'ont fortement déçu et aux yeux de tous ridiculisé. Et tu sais que c'est une chose que je ne peux me permettre. Mais je suis indulgent ! C'est pour cela que je fais de nouveau appel à toi. De plus, tu restes le meilleur et ce, même dix ans après.

– Je tiens à vous remercier pour cette ultime chance et vous garantis que vous ne serez pas déçu, reprit Luc.

Alfred avait anticipé la question de Luc et d'une voix sèche dit :

– Ce n'est pas au maître à te dire comment réussir ta mission ! Débrouille-toi comme tu voudras, tout ce que tu désires sera à ta disposition.

Luc voulu s'adresser à « *Mon Seigneur* » quand Alfred le coupa à nouveau :

– Tu ne t'adresses au maître que s'il te parle.

Un bruit sourd se fit entendre. Luc se retourna, brusquement la porte principale s'ouvrit, Luc comprit

qu'il devait faire demi-tour, que l'ouverture de cette porte était son invitation à quitter les lieux. Il franchit la porte et monta les escaliers qui le menèrent vers les ascenseurs.

*

*

*